Conférence « Franz Stock et les voies vers l'Europe »
Eglise Saint Maurice, Strasbourg
mercredi 11 mai 2016 19 h

Comment Franz Stock a-t-il ouvert les voies vers l'Europe ? A quel titre mérite-t-il la reconnaissance de l'Union Européenne d'aujourd'hui ? Comment son exemple peut-il aider à construire et à parfaire celle-ci ? Telles sont les questions auxquelles je voudrais essayer de répondre ici, ce soir, en l'Eglise Saint-Maurice de Strasbourg, qui abrite la première exposition sur Franz Stock ayant reçu le patronage du Parlement Européen.

Franz Stock voit le jour à Neheim en Westphalie en 1904. Comment se présente l'Europe de 1904 ? Franz, ainé d'une famille de neuf enfants, est sujet de l'Empereur Guillaume II. Nicolas II est *tsar autocrate de toutes les Russies ;* François-Joseph règne sur l'empire austro-hongrois. La France a l'œil fixé sur la ligne bleue des Vosges. L'enfant qu'il est encore ne fait que le soupçonner, mais les nationalismes que Franz Stock, au milieu des décombres qu'ils avaient causés, qualifiera, en 1947, de « ridicules comme un vieux costume de zouave », sont à leur apogée.

Franz Stock a dix ans lorsqu'éclate la première guerre mondiale, et quatorze lorsqu'elle se termine par la défaite de son pays. Il vit la guerre sans son père, qui est mobilisé mais qui en reviendra. Il a la chance d'habiter dans une partie de l'Allemagne ou les tendances revanchardes se manifesteront peu, et où se fait même jour un courant en faveur de la réconciliation avec la France. C'est l'époque où éclosent outre-Rhin de nombreux mouvements de jeunesse dans lesquels les jeunes allemands essaient de trouver et de donner un sens à l'avenir. L'amour qu'ils ont pour leur pays, ils le portent sur la nature qui les entoure. Ils marchent sur les routes. Ils campent. Ils se rassemblent autour de feux de camp et chantent. Le *Quickborn* auquel Franz adhère alors, est un mouvement de jeunesse catholique qui sera dissous dix ans plus tard, avec tous les autres, par les nationaux-socialistes, les nazis, soucieux de contrôler la jeunesse. L'inspirateur principal de ces jeunes gens était Romano Guardini, professeur de philosophie catholique dans diverses universités, qui exerça une influence déterminante sur la jeunesse catholique allemande jusqu'à sa mort en 1963, sans jamais avec pactiser avec les nationaux socialistes qui le démirent de ses charges en 1939. Les idées discutées dans ces cercles sont que l'avenir de l'Allemagne ne passe pas par l'affirmation brutale de sa supériorité sur ses voisins, mais par une meilleure connaissance de ceux-ci débouchant sur une entente et la construction d'un avenir en commun.

Du haut de ses seize ans, Franz, quant à lui, apporte une passion particulière dans ces débats. Il va ainsi lire et annoter l'encyclique de Benoit XV « Pacem, Dei munus » qui date de Mai 1920 et constitue un appel à la paix, à l'issue du conflit meurtrier que ce Pape avait appelé à terminer en le qualifiant d'inutile « boucherie ». Mieux encore, en 1922, à dix huit ans, il tentera de se rendre à Genève pour soutenir la candidature de l'Allemagne à la Société des Nations, tant lui paraît important que son pays puisse participer à cette première tentative de la société internationale de prévenir, par la négociation et la conciliation, le règlement des conflits par la force. Mais il se fera refouler à la frontière, étant dépourvu de visa.

En 1926 Franz Stock, chez qui la vocation sacerdotale s'est manifestée très tôt, est déjà séminariste ; c'est alors qu'auront lieu ses premiers contacts avec la France, qui vont se transformer aussitôt en une francophilie durable et donner un contenu concret aux aspirations de Franz à la fraternité universelle et à la réconciliation franco-allemande. Avec six de ses condisciples, il décide de participer au Congrès Démocratique International pour la Paix, qui se tient en France, près d'Etampes, à Bierville. Depuis 1921, chaque année, Marc Sangnier, fondateur du mouvement le Sillon, rassemble en effet des jeunes de tous les pays pour parler du moyen de vivre en paix sur le continent européen. Ce type de rassemblement est vu avec sympathie par les autorités civiles et religieuses internationales, mais n'en heurte pas moins la sensibilité des anciens combattants et victimes de guerre, qui, au mieux, considèrent ces jeunes gens comme de doux rêveurs. A Bierville, la délégation allemande est la plus nombreuse, elle ne compte pas moins de 800 personnes. Avant d'arriver dans la région parisienne, les participants avaient visité Reims ou Amiens, dévastées par la guerre. « Leur présence », dit l'*Illustration*, le Paris-Match de l'époque, « avait ravivé des plaies trop mal cicatrisées encore ; il n'y a pas eu de mots irrités sur leur passage. Simplement un silence glacial ». Mais à Bierville même, on imagine l'enthousiasme avec lequel Stock va participer au banquet inaugural de 3000 couverts, puis prendre part à la marche aux flambeaux précédée du drapeau de la Société des Nations et des drapeaux de trente trois pays. Malgré son français qui laisse encore un peu à désirer à cette époque, Bierville lui aura permis un premier contact avec une frange de la société française. Il y nouera des amitiés qui ne se démentiront pas, telle que celle de Joseph Folliet, alors rapporteur pour la France de la Commission économique, futur fondateur des compagnons de Saint François dont l'idée naîtra de sa rencontre avec le jeune séminariste allemand. Il y aura croisé le jeune Mendès-France. Il y aura entendu Mgr Julien, évêque d'Arras, affirmer, à l'unisson avec ses propres sentiments « …l'égoïsme national n'est pas moins dangereux que l'ambition des princes pour la tranquillité du monde.(…) collaborer par-dessus les frontières sans supprimer ces frontières, sans niveler les différences. Apprendre à se connaître pour apprendre à s'aimer. Avoir horreur de la guerre tout en admirant le courage de soldats qui se sont immolés pour défendre leur pays et leurs foyers». Un moment décisif pour Franz Stock, et sans doute aussi pour beaucoup de ses compatriotes qui ne se contentent donc pas, comme le relève assez ironiquement Le Figaro, « le

soir, d'épandre, sur l'accompagnement mélancolique des guitares, des refrains fleurant l'honnête et sentimental myosotis ».

A l'issue de Bierville, Franz Stock ne rentre pas en Allemagne, mais poursuit, en compagnie d'un autre séminariste, son voyage en France. Il séjourne notamment à Tulle dans une famille d'accueil, les Maureille. Le compagnon de Franz, Jozeph Weber, écrira plus tard « C'est là que nous apprîmes à aimer la France. » Un geste touchera particulièrement Stock : les deux jeunes séminaristes allemands sont invités à porter la statue de la Sainte Vierge, lors d'un pèlerinage à Notre-Dame du Pont-du Salut à Corrèze, marqué par une procession depuis une chapelle jusqu'à l'église paroissiale. C'est sans doute à ce moment là, ainsi qu'au cours d'un second séjour chez les Maureille effectué un an plus tard, que sa passion francophile s'affirma définitivement. A partir de ce moment, la France ne devait plus le lâcher. Il prit la décision d'utiliser la possibilité qui existait dans son diocèse de Paderborn d'effectuer la troisième année d'étude dans un établissement extérieur au diocèse pour l'effectuer à l'Institut catholique de Paris. Il y parvint, en dépit du fait qu'une pareille démarche était sans précédent depuis semble-t-il les temps médiévaux et qu'elle engendra bien des réticences, tant du côté français que du côté allemand. On pourrait presque dire, Franz Stock fut, dans son domaine un des pionniers des programmes européens de type Erasmus qui organisent les échanges entre les universités européennes.

A Paris, Franz Stock enthousiaste va bien au delà de ses devoirs universitaires. Il élargit son horizon à toutes les strates de la société française et au delà. Il côtoie des étudiants de toutes nationalités, notamment des Polonais et des Russes. Il suit les cours de Jacques Maritain. Il rencontre le poète Francis Jammes et l'historien Henri Brémond. Son premier logement, à Issy-les-Moulineaux, le met en contact avec un banlieue ouvrière où il sera amené à s'occuper, avec les équipes françaises, de la pastorale des pauvres et des marginaux de banlieue et à se pencher sur la technique des opérations caritatives. Au total, lorsqu'il retourne en Allemagne à l'été 1929, non seulement est-il bilingue, mais encore a-t-il su nouer des liens dans tous les milieux, dans toutes les générations, et avec la plupart des courants de pensée de l'époque. On verra, plus de dix ans plus tard, à quel point cette connaissance transversale de la société française lui sera utile, lorsqu'il préparera à la mort les représentants les plus audacieux et les plus convaincus de la société civile de notre pays. Notons au passage que cela n'est pas toujours facile pour lui : un beau jour dans le réfectoire du séminaire des Carmes où il déjeune, il sursaute et quitte la table, tant la lecture qui est faite pendant le repas comporte d'accents anti-allemands. Il faudra toute la sagesse du Père Verdier, alors supérieur de l'établissement, pour le calmer et le dissuader de rentrer en Allemagne.

Après cette année parisienne, Franz Stock achève ses études en Allemagne et, après son ordination, survenue en mars 1932, il est nommé vicaire dans une paroisse à Dortmund. Il compte parmi ses paroissiens de nombreux polonais, dont il apprendra la langue pour être plus proche d'eux. Il n'en continue pas moins à

travailler à son échelle et à sa façon, à une meilleure connaissance réciproque des Français et des Allemands. Il organise des voyages et des rassemblements de français dans sa région. Il reçoit dans sa famille les premiers compagnons de Saint François. Cela se passe désormais dans une ambiance qui s'alourdit de plus en plus. Au cours d'un rassemblement d'un millier de pacifistes dans la forêt de Brilon en Août 1931, un petit groupe de chemises brunes va venir siffler et hurler « Allemagne réveille-toi » au moment où un des compagnons de saint François, Français de la Martinique, reçoit l'accolade des organisateurs. Le 1er Mai 1933, - Adolf Hitler est devenu Chancelier depuis quatre mois - Franz Stock tient dans sa paroisse, à la sortie de la messe, un discours enflammé contre le régime hitlérien.

En 1934, Franz Stock est de retour en France. Il a été désigné comme recteur de la paroisse allemande de Paris C'est le cardinal Verdier, Archevêque de Paris, son ancien professeur, qui s'est souvenu de lui et qui le juge apte à assurer ces fonctions. Elles sont pourtant extrêmement délicates. Les fidèles de la paroisse sont composés des Allemands qui se trouvent à Paris, en particulier du personnel diplomatique et du reste de la colonie allemande, avec notamment une grosse proportion de jeunes filles au pair venues apprendre le français. Mais à cette colonie officielle, qui compte environ cinq cent membres, s'ajoutent peu à peu des paroissiens dont Franz Stock se fait un devoir de s'occuper, mais sans pouvoir le dire, puisque ils sont des réfugiés politiques ayant quitté l'Allemagne pour fuir le régime national socialiste ou échapper à des persécutions raciales. Stock va commencer ainsi un jeu d'équilibriste qui va durer presque dix ans. Il n'est pas question de parler à l'ambassade, dans laquelle la proportion de personnel national socialiste va aller croissant, de ceux qui ont fui le régime. Cela ne va pas toujours sans sueurs froides : ainsi ce jour de décembre 1938 où il est invité à une réception à l'ambassade donnée en l'honneur de von Ribbentrop, le Ministre des Affaires Etrangères du Reich, venu à Paris pour y signer la « déclaration d'amitié franco-allemande ». L'épouse de ce dernier s'informe auprès de lui du nombre de ses paroissiens. L'abbé Franz Stock donne sans réfléchir le chiffre réel, ce qui provoque la surprise, puisqu'il est largement supérieur au nombre connu de l'Ambassade. Il ne s'en tirera qu'en disant qu'il a compté de nombreux alsaciens qui ne peuvent se faire inscrire à l'ambassade et dont il considère comme un de ses devoirs d'entretenir la germanité.

Des occasions semblables, où il est obligé de mentir et de faire des déclarations politiquement correctes aux antipodes de ses propres convictions pour pouvoir continuer à assurer son apostolat comme il le conçoit, ne sont pas rares. Elles susciteront chez les Français partiaux ou mal renseignés des doutes et des attaques contre sa personne dès cette époque, comme cet article dans *Le Journal* du 30 Mars 1935, où il est présenté comme un propagandiste nazi et un indicateur de la Gestapo. Il en souffrira en permanence. Mais c'était le prix à payer pour assurer la couverture de ses activités et continuer à aider ses compatriotes réfugiés à leur installation en France, allant jusqu'à ramener clandestinement d'Allemagne des fonds et des papiers nécessaires à leur survie.

Cinq ans s'écoulent ainsi jusqu'à la déclaration de guerre. Malgré la crise qui s'annonçait et qu'il redoutait, en dépit des difficultés que lui valait son sacerdoce dans les conditions où il l'exerçait, ces cinq années furent heureuses par comparaison avec celles qui allaient suivre. Il put mieux découvrir la France, mettre à profit sa passion de la peinture dont j'ai peu parlé ici, et il eut aussi la possibilité de découvrir la Bretagne, pays qui l'enchantait, qu'il a peint et célébré par écrit, et dans lequel il apparaît avoir vécu ses derniers moments de vrai bonheur avant la tourmente.

Le 26 Août 1939, à 0H30, l'ordre de retour en Allemagne de tout le personnel de la paroisse allemande est donné et ce n'est qu'un an plus tard, à l'été 1940, qu'il est replacé par les autorités ecclésiastiques à la tête de sa paroisse à Paris. Ses paroissiens ont une nouvelle fois changé ; à ceux de l'ambassade, dirigés par Otto Abetz, se sont ajoutés nombre de ceux dont le service est désormais à Paris : militaires de tout grade, personnel du service de santé, auxiliaires de tous ordres, civils. Il continue avec eux à faire son métier de prêtre, en expliquant à ces membres des troupes d'occupation qu'il faut avant tout comprendre et respecter le pays dans lequel le sort des armes les a amenés.

En novembre 1940, l'aumônier général des armées allemandes demande à Stock de s'occuper de la prison de Fresnes et de celle du Cherche-Midi, auxquelles devaient rapidement s'ajouter celle de la Santé. Stock accepte à condition de ne pas revêtir l'uniforme ; il exécutera toujours cette mission soit en civil, soit en soutane avec un brassard marqué d'une croix rouge. Les circonstances dans lesquelles son ministère a été étendu aux quartiers allemands des prisons françaises, encore assez floues, laissent penser que, dans le secret, le cardinal Suhard, archevêque de Paris, et certain de ses proches ont encouragé cette démarche.

Les prisonniers qu'il avait à visiter avaient été arrêtés en général par la Gestapo ; celle-ci voyait d'un mauvais œil les visites de ce prêtre en soutane qui échappait à leur contrôle. On estime le nombre des détenus dans les prisons parisiennes à 11 000 entre 1941 et 1944. Franz Stock fut un des seuls à pénétrer dans leur univers. Il était, comme à l'accoutumée, en butte à des difficultés croisées. Méfiance des geôliers et, au début tout au moins, méfiance des prisonniers qui avaient toujours peur, cela s'était vu, d'un agent provocateur déguisé en prêtre. Mais sa connaissance du français et des Français lui permettait de triompher de ces préventions. De plus, très vite, il devient un intermédiaire entre les détenus et leur famille qui se présentent désormais rue Lhomond pour demander ou obtenir des nouvelles de tel ou tel. Il transmet des lettres, de la nourriture, des messages.

Cette activité prend un tour dramatique lorsque interviennent les premières exécutions. Stock est prévenu dans la soirée ou dans la nuit qui précède. Il se rend le plus souvent dans la prison d'où sont extraits les condamnés et gagne principalement le Mont Valérien dans les camions qui les y transportent avec les pelotons chargés de leur exécution. Il passe les derniers moments avec eux,

recueille leurs ultimes paroles, leur dernier message à leur famille. Au moment de l'exécution, il se place debout sur une position élevée, appuyé sur un croix qu'il tient devant lui pour l'offrir à la vue des suppliciés par dessus les rangs du peloton. Il se fait un devoir de raccompagner les corps dans les camions qui les emmènent à Thiais, pour noter l'endroit exact où ils sont mis en terre, anonymement, et pouvoir ainsi indiquer à leur famille qui n'a aucun autre moyen de le savoir, où ils sont enterrés. Dans un cahier qui a été conservé, il note les dates des exécutions, les noms des fusillés et les lieux des inhumations. L'association des Amis de Franz Stock et son association sœur en Allemagne ont entamé le processus qui aboutira à publication, l'année prochaine, de ce cahier inédit qui indique qu'il a accompagné à la mort environ 1 000 personnes, principalement au Mont Valérien, mais aussi dans d'autres lieux d'exécution. ce journal montre à quelle épreuve physique et psychique était soumis l'abbé Stock.

La caractéristique de l'action de l'Abbé Stock en prison était de proposer son assistance à tous. Il ne s'occupait pas seulement des catholiques mais aussi des protestants, des juifs, et des incroyants. Honoré d'Estienne D'Orves, catholique et gaulliste, obtint son assistance aussi bien que le député communiste Gabriel Péri qui lui remit son alliance pour la transmettre à sa femme. Cette attitude sortait tellement de l'ordinaire dans l'atmosphère de l'époque qu'elle fut mise en question même longtemps après la guerre. Une des dernières avanies que Stock eut à subir, lorsqu'il était déjà au séminaire des barbelés, fut un interrogatoire par des membres du parti communiste français qui le soupçonnaient encore d'avoir été un indicateur de la Gestapo et le traitèrent, un an avant sa mort, de « sale boche ».

A la libération de Paris, on propose à l'Abbé Stock de regagner l'Allemagne. Il refuse et gagne l'hôpital de la Salpêtrière où il soigne les blessés allemands. Un groupe de résistants français exige qu'on lui remette les blessés pour les exécuter. Stock s'interpose ; le chef du groupe est un officier qu'il a autrefois secouru en prison ; dès qu'il reconnaît Stock, il abandonne ses prétentions et place les blessés et l'hôpital sous sa protection. Lorsque les Américains arrivent, il se constitue prisonnier entre leurs mains. Bien que non-militaire et non-belligérant, il est envoyé dans un camp de prisonniers à Cherbourg.

C'est là que des prêtres appartenant à l'aumônerie militaire française qui avaient rencontré Stock lorsqu'ils étaient eux-mêmes emprisonnés pendant l'Occupation le retrouvent et lui font part du projet d'ouvrir un séminaire pour tous les étudiants en théologie germanophones en captivité. Il s'agit d'aider à la reconstitution d'un clergé en Allemagne et le souhait est que cette formation soit assurée par des prêtres allemands.

Ce que l'on appellera plus tard le *séminaire des barbelés* constitue à mes yeux un miracle administratif et politique dans la France de l'immédiat après-guerre. Il n'a eu aucun équivalent parmi les nations belligérantes. Ce geste préfigure à lui seul la solidarité et les dépassements qui ont été et devraient demeurer à la base de la philosophie de l'Union Européenne.

Initialement, le séminaire devait ouvrir dans un camp de prisonniers à Orléans, mais en avril 1945, les conditions de vie étaient si difficiles dans ce camp que les premiers étudiants arrivés, sous-alimentés, ne suivaient qu'à peine les cours. En août 1945, le séminaire des prisonniers fut transféré d'Orléans à Chartres, au camp 501, au Coudray. Une partie de ce camp fut isolée. Elle comportait un grand hall de béton à doubles voûtes, séparé en deux parties. Une moitié servait de dortoir, l'autre moitié était divisée en deux, pour une chapelle et un réfectoire qui servait également de salle de cours. A sa fermeture, le 5 juin 1947, 949 chargés de cours, prêtres et séminaristes étaient passés par le séminaire. Celui-ci forma 600 prêtres dont 4 devinrent évêques.

Retourné dans sa paroisse rue Lhomond, désireux de demeurer le pasteur d'un nouveau troupeau, celui des quelques 25000 compatriotes prisonniers qui avaient choisi de demeurer en France et d'y faire souche, sans jamais avoir réussi à obtenir d'être libéré de son statut de prisonnier de guerre, Franz Stock meurt à 44 ans, à l'hôpital Cochin à Paris.. Il fut enterré à Thiais, dans le carré des prisonniers de guerre.

La reconnaissance des mérites de Stock fut très progressive.

Dès qu'ils eurent connaissance de sa mort fut connue, les familles des fusillés exigèrent qu'une sépulture séparée soit érigée à Thiais. En juillet 1949, une messe solennelle est célébrée à la mémoire de l'Abbé Franz Stock, en l'église Saint Louis des Invalides ; l'année 1961 voit la consécration de l'église St Jean Baptiste de Rechèvres à Chartres. Cette église est destinée à recevoir la dépouille mortelle de Franz Stock. Après exhumation du cimetière de Thiais, ce sera chose faite en juin 1963. En 1965, est organisée une pétition en vue de la béatification de l'abbé Stock. En novembre 1980, le pape Jean-Paul II, au cours de sa première visite apostolique en Allemagne, évoque Franz Stock parmi les saints allemands. En septembre 1990, à l'initiative de la municipalité de Suresnes, le nom de « Place Abbé Stock » est donné à l'esplanade qui se trouve devant le mémorial de la France combattante, au Mont Valérien. En octobre 1994, la « Place Abbé Stock » est inaugurée dans le XVIème arrondissement de Paris. Le dimanche 1er mars 1998, à l'occasion du cinquantenaire de sa mort, le chancelier Helmut Kohl assiste à une messe d'action de grâces en la cathédrale Notre-Dame de Chartres. En février 2008, à l'occasion de 60ème anniversaire de la mort de l'abbé Stock, le président de la République Française, Nicolas Sarkozy, préside avec le ministre président de Rhénanie Nord-Westphalie, Monsieur Rütgers, une cérémonie commémorative dans la clairière des fusillés au Mont Valérien. Enfin, le procès diocésain en béatification de Franz Stock a été ouvert fin 2009, dans son diocèse d'origine de Paderborn et clos fin 2013. Le procès romain a commencé début 2014.

Quelques Français et quelques allemands, des deux côtés du Rhin, se sont donnés pour mission de perpétuer le souvenir et l'héritage moral de Franz Stock. En Allemagne le Franz Stock Komitee für Deutschland gère les lieux de mémoire allemands : la maison familiale de Stock, les souvenirs de son adolescence, de ses

études, de ses premiers ministères après son ordination. En France l'association des Amis de Franz Stock s'est rendue acquéreur du bâtiment ayant abrité le séminaire des Barbelés et l'a fait classer à l'Inventaire Secondaire des Monuments Historiques. La première phase de sa restauration, à laquelle le gouvernement allemand a fortement contribué financièrement, en même temps que la conférence des Evêques d'Allemagne et le diocèse de Paderborn, a été achevée. Une seconde phase débute, pour laquelle l'association des moyens sont rassembles par l'intermédiaire de la Fondation du Patrimoine. Il s'agit cette fois d'organiser une exposition permanente doté des confort audiovisuel contemporain et de permettre, sans nuire à l'esprit du lieu de mémoire, au Centre Européen de Rencontres Franz Stock qui fonctionne déjà dans ces lieux d'accueillir toujours davantage de visiteurs et d'activités : entre cinq et six mille personnes par an dont une majorité de jeunes gens et pas mal de visiteurs allemands sont d'ores et déjà accueillis chaque année ainsi que de nombreuses manifestations, telles que la Journée de l'Europe, chaque 9 mai.

La principale difficulté à laquelle les deux associations se heurtent est la très grande ignorance de Franz Stock qui règne en France et en Allemagne ainsi que dans les pays qui composent aujourd'hui l'Union Européenne. Ainsi nous réjouissons nous à l'idée que les autorités de l'Eglise catholique puissent un jour prendre la décision d'une béatification de Franz Stock. Mais, sans rien retirer à la dimension religieuse de son parcours, il nous semble que la construction européenne nécessite, dès aujourd'hui, de mieux informer une opinion publique qui ignore jusqu'à son nom. Or, Franz Stock a placé l'Homme, la paix, le souci de l'autre, au centre de sa vie. Sa vie d'une solidarité ancrée dans le réel, par-delà les frontières, en fait l'un des précurseurs de l'entreprise européenne. Franz Stock a en effet œuvré très tôt à une triple réconciliation :

- entre Français unis dans la lutte contre l'Occupant, mais profondément divisés sur le futur de leur pays et sa place dans l'Europe,
- entre soldats allemands prisonniers, marqués par le totalitarisme et l'exercice de la guerre, qu'il a réussi à remettre en paix avec eux-mêmes et dont il est même parvenu à transformer plusieurs centaines en artisans d'union et de paix dans leur propre pays.
- entre Français et Allemands, exsangues au terme de trois guerres en l'espace de deux générations, en démontrant qu'il était possible aux pires moments, en année zéro de l'Europe, de faire abstraction des haines les plus tenaces, en semant les graines d'une réconciliation franco-allemande, qui malgré tous ses insuffisances, étonne aujourd'hui encore, par sa portée et son exemple, tous les pays qui, sur presque tous les continents, cultivent un ou des ennemis héréditaires.

Aussi, les deux associations font-elles aujourd'hui campagne auprès des autorités européennes pour que :

- le nom d'Abbé Franz Stock, que portent déjà des rues, places et établissements scolaires en France et en Allemagne, soit solennellement attribué à un immeuble ou un lieu relevant du Parlement Européen,
- le label *Lieu de Mémoire européen soit attribué* au « Séminaire des Barbelés », aujourd'hui Centre Européen de rencontres Franz Stock, à Chartres.

En effet, l'Europe d'aujourd'hui a un cruel besoin de saints, ou de héros, tels que Franz Stock en a été un, et tels que Franz Stock souhaiterait qu'ils se manifestent au moment où il fait ses adieux aux anciens prisonniers séminaristes, en 1947, Rappelons nous que lorsqu'il lance cet appel, à la mi 1947, notre continent européen est au niveau zéro. Des millions de victimes. Des millions de personnes déplacées. Un tissu économique et industriel détruit. Mais surtout, les ravages moraux et spirituels engendrés par le sentiment d'un immense gâchis, par la perception confuse que l'humanité avait failli comme peut-être jamais encore à ses devoirs essentiels de respect de l'homme et que des sommets avaient été atteints dans l'humiliation et la négation de la personne humaine.

On sait aujourd'hui - principalement à la lumière de la réconciliation franco-allemande - que la réconciliation mutuelle des nations européennes qui ont toujours été concurrentes, qui se sont disputé des territoires et se sont affrontées militairement est un travail est gigantesque, qu'il doit être poursuivi sur plusieurs générations et qu'il n'a en fait jamais de fin. Il faut encore et encore chasser les stéréotypes, réconcilier les visions historiques sans mentir aux jeunes générations. Cela n'a pas seulement été vrai hier entre France et Allemagne, mais cela le demeure aujourd'hui entre France et Autriche, entre France et Pays-Bas, entre France et Angleterre, entre Pologne et Russie ou entre Pologne et Allemagne. Ainsi, j'ai mesuré personnellement l'étonnement, la stupeur, la fascination et l'espoir que la réussite de la réconciliation franco-allemande suscitait non seulement sur le continent européen mais encore dans le vaste monde. En mission diplomatique dans des pays voisins de l'Union Européenne il m'est arrivé d'organiser, sur instruction conjointe de Paris et de Berlin, le trentième et le quarantième anniversaire du traité franco-allemand de l'Elysée de 1963. Les deux pays en question avaient évidemment eu maille à partir avec tous leurs voisins, dont l'Allemagne, tout au long de leur histoire. Vous ne pouvez imaginer l'effet que produisaient sur les autorités locales les ambassadeurs de France et d'Allemagne, ensemble, célébrant la réconciliation franco-allemande, et expliquant comment leurs deux nations, qui s'étaient affrontées trois fois en l'espace de deux générations avaient réussi à s'entendre et offert à leurs enfants une période de paix comme elles n'en avaient jamais connue auparavant. Et il faut même savoir qu'au delà de l'Europe, chaque fois qu'une haine multiséculaire divise des peuples, il n'est pas rare que les Français ou les Allemands soient interrogés sur les mécanismes qu'ils ont utilisés pour se réconcilier entre eux : ne me suis-je pas laissé dire qu'assez récemment les Pakistanais, dont on sait leur antagonisme vis à vis de l'Inde, se sont enquis de savoir comment nous avions surmonté nos divisions avec l'Allemagne.

Le 26 avril 1947, il y a environ 69 ans, au Coudray, dans la banlieue de Chartres, Franz Stock s'adressait à ses compagnons de captivité, à la veille de leur retour en Allemagne et de la fermeture du séminaire des barbelés. Et il leur disait :

« Notre temps voit le triomphe de la haine, il est anarchique, révolutionnaire ; les catastrophes s'y multiplient, il accumule ruines sur ruines dans les villes comme dans les âmes. Notre temps est celui de la division, il se dissout en nationalismes ridicules comme un vieux costume de zouave. (…) »

« Le nombre voulu de saints suffit à sauver une époque. Des saints qui se conforment eux-mêmes à cette vocation et qui transmutent en vertus les effets de l'air du temps. Des saints qui, s'ils renoncent à l'amour humain, savent à quoi ils renoncent. Des saints qui, par le spectacle et l'exemple de leur vie enseignent la voie de l'ordre humain. (…) Des saints qui concilient l'attachement à leur patrie charnelle, avec l'amour de l'humanité, par delà les frontières des nations, des empires, des races et des classes. »

Ceux que l'on considère comme les Pères de l'Europe : Robert Schuman, Konrad Adenauer, de Gasperi, Charles de Gaulle, ont des mérites tout à fait immenses devant l'Europe. Ils en ont été, chacun à leur façon, décideurs politiques, Ministres, hommes d'Etat, les artisans principaux. C'est donc fort justement qu'ils figurent au panthéon européen pour avoir eu, au bon moment, les intuitions et la clairvoyance historique, de même que la constance nécessaire pour les imposer politiquement. Mais aucun d'entre eux n'a sacrifié sa vie pour la réconciliation européenne. Aucun d'entre eux n'est mort au champ d'honneur européen, ce qui a été le cas de Franz Stock. L'expression « champ d'honneur » européen peut surprendre. Il me semble qu'il n'en est pas d'autre pour désigner l'espace, la terre qui accueille ceux qui ont trouvé la mort physique en adoptant durant toute leur existence un comportement européen et en défendant, même sans en avoir une conscience claire l'idée d'une Europe unie. Franz Stock s'est littéralement usé, tout au long de sa vie, à comprendre, accueillir, aimer, consoler, groupe après groupe, des flots européens déboussolés et meurtris. Il en est mort.

Pour exister psychologiquement, ou spirituellement, selon le point de vue auquel on se place, une Europe unie à besoin d'offrir à ses citoyens de base, vous et moi, l'image d'hommes qui se sont sacrifiés pour elle, qui ont offert leur vie pour la réconciliation des peuples européens entre eux. « Des saints qui, comme le demandait Franz Stock en 1947 avec Joseph Folliet « concilient l'attachement à leur patrie charnelle, avec l'amour de l'humanité, par delà les frontières des nations, des empires, des races et des classes ».

L'esquisse forcément imparfaite que j'ai faite de son parcours et de ses engagements suffit à mettre en lumière la façon exemplaire et tragique avec laquelle

Franz Stock a donné sa vie pour réconcilier Allemands et Français, tant au moment où tout les dressait les uns contre les autres, que durant les accalmies, quand il était encore possible de parler et de s'écouter. Franz Stock est mort pour la réconciliation entre la France et l'Allemagne. Et dans cet homme, chaque Français ou chaque Allemand, chaque Européen, quelle que soit sa vision du monde, peut se reconnaître. C'est ce qui en fait un héros ou un saint de la réconciliation franco-allemande et de la construction européenne. Oui, l'on peut dire qu'il est mort au champ d'honneur de l'Europe. Et il permet dorénavant que pour chacun d'entre nous, européens, l'Europe ne soit pas seulement un ensemble de bâtiments gris où s'élaborent des normes et des règlements, ni d'amphithéâtres où nos élus s'embrassent ou s'invectivent selon les sujets, mais un exemple à suivre, une conduite humaine à laquelle nous référer, un exemple propre à inspirer notre jeunesse.

Franz Stock, qui aimait chaque coin de terre comme sa patrie et qui considérait chaque homme comme un frère, était un prêtre catholique. Lorsqu'il entrait dans les cellules où attendaient les condamnés à mort, il ne savait pas à l'avance s'il allait trouver un d'Estienne d'Orves ou un Gabriel Péri, « celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas » pour reprendre la terminologie d'Aragon. Il y a dans notre association des *Amis de Franz Stock*, que j'ai l'honneur de présider, comme probablement dans cet auditoire, nombre de gens qui croient au ciel mais aussi nombre qui n'y croient pas. Pour moi, qui y crois, c'est bien l'amour du Christ qui a animé et soutenu Franz Stock et je trouve juste que l'Eglise universelle songe à l'élever à la gloire des autels. Mais je me permets d'avancer qu'il a une place au panthéon de « ceux qui n'y croient pas ». La force de son exemple - peut-on imaginer un instant que le Séminaire des barbelés aurait existé si le choix de Stock pour le diriger ne s'était pas imposé aux autorités françaises en raison de son attitude pendant l'occupation ? - le souvenir de Franz Stock, pourraient ainsi aider à réconcilier, dans l'Europe de demain et peut-être même dans notre pays, toujours selon le poème d'Aragon, la flûte et le violoncelle, l'alouette et l'hirondelle, la rose et le réséda./.